

Celle qui changea ma vision des choses

André Vanasse

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37416ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2000). Celle qui changea ma vision des choses. *Lettres québécoises*, (98), 5–6.



Celle qui changea ma vision des choses

J'APPARTIENS À LA GÉNÉRATION qui a fréquenté les collèges privés. J'ai étudié chez les jésuites. Plus précisément au collège Sainte-Marie. J'ai donc reçu une formation des plus classiques qui s'est traduite par une fréquentation des grands maîtres de la littérature française avec pour corollaire obligé l'apprentissage du grec et du latin. Inutile de dire que la littérature québécoise y était totalement absente.

Aujourd'hui, je me demande encore ce qui a bien pu me pousser à rédiger mon mémoire de maîtrise sur le roman du terroir. La seule réponse que je puisse fournir est que je fus entraîné dans cette voie par mon bon ami André Brochu, membre du collectif de *Parti pris* et ardent nationaliste. Son intérêt pour la littérature québécoise était communicatif. C'est du reste dans son sillage que j'ai rencontré Paul Chamberland, Nicole Brossard, André Major qui publiaient dans les Cahiers de l'AGEUM. Nous étions en 1961. Nous ignorions, Brochu et moi, que ces auteurs deviendraient des incontournables de notre littérature quelques décennies plus tard.

Quoi qu'il en soit, je m'étais attelé à la tâche de lire les romans du terroir en guise de préparation à la rédaction de mon mémoire. Ma méthode avait été simple : j'avais déniché la section « Littérature canadienne d'expression française » dans la grande tour de la bibliothèque de l'Université de Montréal et j'avais entrepris de dépouiller, dans l'ordre alphabétique, tous les romans qui traitaient de la terre dans le but d'en faire un inventaire, tout simplement parce que je n'en connaissais à peu près aucun ! Et c'est ainsi — le roman du terroir étant souvent ennuyeux, il me fallait bien faire diversion à l'occasion ! — que je tombai sur un petit livre intitulé *Poèmes* et signé par Anne Hébert. Il avait paru un an auparavant, en 1960.

Je ne saurais dire si c'est la photographie sur la quatrième de couverture du livre qui m'avait incité à le lire. Une chose est sûre : dès que je commençai la lecture de ce recueil, ma vision du monde fut complètement changée. Tout à coup, il m'apparut qu'être « Canadien français » n'était plus un handicap insurmontable. J'avais la preuve sous mes yeux qu'on pouvait être né sur cette terre de Caïn et signer des livres qui bouleverseraient le monde entier (j'exagère bien sûr, mais mon enthousiasme d'alors était si débordant !). Lisant le début du « Tombeau des rois » :

*J'ai mon cœur au poing,
comme un faucon aveugle.
Le taciturne oiseau pris à mes doigts
Lampe gonflée de vin et de sang,
Je descends*

Vers le tombeau des rois

Étonnée

À peine née.

puis la fin :

D'où vient donc que cet oiseau frémit

Et tourne vers le matin

Ses prunelles crevées ?

une révolution s'était produite en moi. Je savais que j'avais fait la rencontre d'un écrivain aussi grand, aussi puissant que les grands maîtres que j'avais fréquentés jusqu'alors.

Cette révélation était pour moi considérable : elle me laissait entendre que pour peu que je fasse des efforts — et que, bien sûr, j'en aie le talent — il me serait loisible d'écrire de grandes choses et d'accéder au statut d'écrivain majeur de la littérature francophone.

Et puis — pourquoi le cacher — *Poèmes*, c'était aussi un visage souriant sur la quatrième de couverture. Une femme infiniment belle qui me faisait rêver. Pour tout dire, j'étais aussi amoureux de la personne qui avait signé les poèmes que des poèmes mêmes. Et cela aussi était une révélation pour moi qui entretenais une vision romantique de l'écrivain maudit. Pour écrire, me semblait-il, il fallait mener une vie de débauche, il fallait sombrer dans l'alcool, dans la drogue. Il fallait en somme beaucoup souffrir. En avoir le visage ravagé !

Or, j'avais beau regarder les doux traits d'Anne Hébert, je n'y voyais pas les traces de quelque éthyisme ou d'excès de toutes sortes auxquels elle se serait adonnée. Cela me réconfortait. Je me disais que, si une femme aussi belle, presque une jeune fille modèle, pouvait parler « de vin et de sang » avec autant d'intensité, il n'était peut-être pas nécessaire de se brûler le foie et la cervelle pour accéder au statut de grand écrivain ! Cette pensée me réconciliait avec moi-même dont l'existence était plutôt correcte. Je n'étais pas appelé, j'en avais le net sentiment, à suivre les traces de Rimbaud, de Baudelaire ou d'Antonin Artaud.

Ainsi, une seule lecture avait fait d'Anne Hébert mon modèle. J'étais saisi d'admiration. Je voulais imiter sa passion. Je voulais manier le verbe avec la même puissance qu'elle. Je voulais croire que je pourrais devenir aussi grand qu'elle.

Cet idéal, je l'ai entretenu toute ma vie. Aujourd'hui, je sais bien que je suis un écrivain mineur. Il n'empêche que j'ai consacré quarante ans



de ma vie à la littérature et que j'en suis ravi. Cette passion, je la dois en grande partie à Anne Hébert, la fée — mais aussi la sorcière — qui me fit faire mes premiers pas sur le chemin de la création littéraire. Une brèche s'était ouverte à la suite de ma lecture de *Poèmes*. Ma solitude s'était rompue (selon le beau titre d'Anne Hébert) : l'écrivain n'était plus cet être lointain qui n'avait pas mon accent et qui n'avait jamais foulé mes terres. Grâce à Anne Hébert, ma parente d'Amérique, je savais qu'un jour je prendrais la plume et que je rédigerais un écrit qui me mettrait une seconde fois au monde.

C'est ce que j'ai fait avec des bonheurs inégaux. Si mes échecs m'ont fait souffrir et ont freiné mes ardeurs (sans pour autant, grâce à Dieu,

que je cesse d'écrire), ils m'ont aussi appris que le champ du littéraire est assez vaste pour que j'y trouve d'autres satisfactions.

À cette belle et grande dame je dis merci. Non seulement pour les poèmes, mais pour tout ce qui a suivi et particulièrement *Kamouraska* qui m'a appris infiniment sur l'art du roman. Je lui dis mon admiration, ma reconnaissance pour tout ce qu'elle a fait pour notre littérature dans le silence de son appartement parisien où elle s'était réfugiée loin de la rumeur littéraire, tout entière consacrée à son écriture et à la mise en forme de son imaginaire.

Le directeur,
André Vanasse

H O M M A G E

Anne Hébert : le départ d'un grand écrivain

Anne Hébert était une femme chaleureuse.
Elle nous manquera infiniment.

HOMMAGE
Jean Royer

IL NOUS RESTE SON ŒUVRE, poèmes et romans qui composent une esthétique de la colère, du côté de la noirceur des songes et de la lumière des êtres. *Le jour n'a d'égal que la nuit*, dit le titre d'un de ses livres de poésie. L'œuvre d'Anne Hébert m'apparaît se déployer à la frontière exacte de l'ombre et de la lumière.

La femme avait des airs d'éternelle jeune fille. La beauté de son regard profond et de son sourire très doux nous traversait. Elle était fraternelle et joyeuse avec les gens qui l'aimaient et qu'elle aimait.

Anne Hébert était une personne réservée, bien sûr, mais aussi très franche. Son œuvre consiste à débusquer le mensonge. Chaque phrase de ses romans, chaque vers de ses poèmes est un manifeste contre le mensonge et une tentative d'apprivoiser la violence de la vie et du destin humain, une tentative de saisir le noyau de vie. C'est pourquoi, souvent, ses œuvres sont violentes comme une naissance renouvelée à chacun de ses livres.

La femme n'avait pas d'âge. Elle avait tous les âges. Elle puisait son inspiration dans l'enfance, là où se forme l'imaginaire, disait-elle. « L'enfance reste à la source de la vie de l'adulte », m'a-t-elle confié un jour, en parlant du « temps sauvage de l'enfance », qui est le titre de sa pièce la plus connue, jouée au TNM en 1966. Sa mère lui avait donné le goût du théâtre et son père, celui de la littérature. Son cousin, le peintre et poète Saint-Denis Garneau, son aîné de quatre ans, lui avait fait découvrir comment habiter le paysage, m'avait dit Anne Hébert dans un entretien au *Devoir*.

Elle préférait parler de littérature avant tout. Elle n'était pas mondaine et se méfiait de tous les pouvoirs et de toutes les modes. Son écriture voulait saisir le noyau essentiel de la vie, des êtres et du monde. Elle était en littérature et ne tolérait pas qu'on soumette son œuvre à quelque

visée politique. Ce qui ne l'empêchait pas, bien sûr, comme citoyenne, d'avoir des idées sur le monde, sur son pays et sur son peuple.

Elle aimait beaucoup la ville de Québec, qu'elle considérait comme une ville provinciale charmante et de toute beauté. Sa ville d'enfance était un personnage important de son roman intitulé *Le premier jardin*, où elle rendait aussi hommage aux femmes — aux Filles du Roy — qui ont fondé la Nouvelle-France.

Pour elle, les voix des femmes étaient fondamentales pour la littérature. « La littérature des femmes, m'a-t-elle confié un jour, explore une mémoire souterraine enfouie trop longtemps. Voici qu'enfin une nouvelle voix se fait entendre. »

Elle aimait beaucoup Paris, où elle a choisi de résider jusqu'à ses quatre-vingts ans. Cependant, loin du Québec, ce n'était quand même pas l'exil, pour elle, mais un éloignement, tout simplement. Elle disait, dans les années 1980 : « Le Québec est devenu mon arrière-pays, celui que j'ai aujourd'hui dans mon imaginaire, et j'ai besoin de le garder à distance pour en parler. »

Avec le départ d'Anne Hébert, le Québec et toutes les littératures du monde ont perdu un très grand écrivain. Poète, elle avait participé à la fondation du Québec moderne. Romancière, elle a déployé un univers poétique unique et fort qui la place au premier rang des écrivains du xx^e siècle.

C'est pourquoi, ces dernières années et jusqu'à l'an 2000, à l'Académie des lettres du Québec, c'est sa candidature que nous avons soumise au jury du prix Nobel de littérature.

Le sourire d'Anne Hébert nous manque à jamais, mais son œuvre nous habite pour toujours.

